
Claude Simon et la Russie

Entretien avec Claude Simon par Alexey Vishnyakov

Claude Simon et Alexey Vishnyakov



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ccs/914>

DOI : 10.4000/ccs.914

ISSN : 2558-782X

Éditeur :

Presses universitaires de Rennes, Association des lecteurs de Claude Simon

Édition imprimée

Date de publication : 31 mai 2014

Pagination : 173-183

ISBN : 9782753533387

ISSN : 1774-9425

Référence électronique

Claude Simon et Alexey Vishnyakov, « Claude Simon et la Russie », *Cahiers Claude Simon* [En ligne], 9 | 2014, mis en ligne le 22 septembre 2017, consulté le 15 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/ccs/914>

Cahiers Claude Simon

CLAUDE SIMON ET LA RUSSIE

Entretien avec Claude SIMON par Alexey VISHNYAKOV

Cet entretien a été un peu chaotique – à cause de mon absence d'expérience dans ce domaine et de mon émotion. De l'ensemble des questions que j'avais préparées, je n'ai pu poser que la moitié environ, et l'interview a été très différente de celles qu'on peut voir tous les jours à la télévision : mon interlocuteur ne voulait pas parler de lui, plaisantait, m'interpellait par des questions inattendues (sur la censure, le froid russe ou sur mon âge), me proposait du vin ou une cigarette. Cela n'a pas été une rencontre dans le genre « adoration des mages » et je n'ai pas reçu « les réponses aux questions les plus brûlantes ». Je dois avouer que j'allais vers cette rencontre avec des jambes en coton parce que, la veille, lorsque j'avais téléphoné à la femme de l'écrivain, elle m'avait interdit de lui poser les questions sur le rôle de temps et du participe présent dans ses livres (je n'en avais d'ailleurs pas l'intention), d'enregistrer notre entretien avec un magnétophone (et par cette demande, j'ai été presque écrasé) et après m'avoir rappelé l'âge avancé de l'écrivain, elle m'avait précisé que je disposerais d'une heure au maximum.

Mais toutes mes craintes se sont trouvées injustifiées. Sur le seuil de l'appartement, j'ai été accueilli par madame Réa Simon, qui n'était nullement sévère, mais au contraire – très agréable, intelligente – comme devrait l'être toute *femme du génie* – et souriante. Derrière elle, était debout l'homme avec un regard aigu qui m'a dit d'emblée qu'il était confus du fait que je n'aie pas reçu ses deux lettres (le vrai coupable étant en réalité notre poste russe) et en particulier sa réponse à ma demande de rencontre. En me serrant fort la main, il a tout de suite fait disparaître ma gêne et m'a surpris par l'étonnement un peu rieur mais franc dont il a témoigné : « Qu'est-ce que je peux vous apprendre, à vous qui avez une grande littérature – Dostoïevski, Tolstoï, Chkhlovski, Tynianov, Eichenbaum ! »

Louis Hay, fondateur de l'Institut des Textes et manuscrits modernes (ITEM) où j'ai travaillé pendant le stage de trois mois octroyé par La Maison des Sciences de l'Homme (MSH), m'avait rassuré avant cette rencontre : « C'est un homme charmant, très agréable, c'est dommage que vous le visitiez à Paris et non dans sa maison de Salses où il vous ferait goûter obligatoirement son vin ! » Et justement ce décalage entre l'image de l'auteur de livres monumentaux, bouleversants par leur côté tragique, leur puissance et leur profondeur sévère et un homme si spontané et si jeune d'esprit (mais en fait si réfléchi), tantôt plaisantant, tantôt faisant briller la lame d'une image ou d'une idée, a été l'impression la plus surprenante de cette rencontre, et je voudrais bien la garder à travers la transcription de cet entretien.

À cause du temps limité qui m'était donné, j'ai dû restreindre l'ensemble des points à discuter, et j'ai choisi (outre quelques pousses sporadiques) de faire du thème le plus important pour moi, Simon et la Russie, l'axe de cette conversation. Parmi les intellectuels occidentaux, Simon est l'un des admirateurs les plus fidèles et intelligents de la culture russe, ce qui n'a jamais trop attiré l'attention de ses interlocuteurs. L'autre point que j'ai retenu vient de mon intérêt particulier pour ses premiers romans sur lesquels l'écrivain a toujours refusé de s'exprimer (mais justement ce sont les romans que j'étudie). De ce fait, j'ai obstinément essayé de débattre d'un autre thème d'une grande importance à mes yeux, à savoir le rapport dans sa poétique entre la recherche novatrice et la tradition.

Ce phénomène a été très visible dans les premiers romans de l'écrivain mais, plus tard, il n'a pas disparu sans laisser de traces, en dépit de la négation opposée par Simon à cette idée avant et pendant cette conversation. L'apparition de ce sentiment – tenace et inévitable – de la parenté de son œuvre et de l'arbre de la culture mondiale est très caractéristique. Ayant le projet d'un article pour l'ITEM, j'ai essayé de questionner l'écrivain sur ses méthodes de travail et de l'implorer de me donner quelques-uns de ses manuscrits, ne serait-ce que des fragments de *L'Herbe* que j'ai traduits, travail pour lequel j'ai reçu sa bénédiction pendant cette rencontre. Mais dans ces deux directions, je me suis heurté à un refus étonné : qu'est-ce qu'on peut trouver d'intéressant dans tout ça ? Quoi, en effet, collègues philologues ?

Je ne pouvais pas ne pas poser à Simon des questions sur ses opinions dans les domaines différents de la vie, et ses réponses avaient parfois un caractère inattendu, et madame Réa Simon (dont il a dit, avec des plis rieurs autour des yeux : « Ma femme comprend mes livres mieux que moi, elle vous expliquera tout mieux que moi ») les nuancait au cours de l'entretien, et plus tard pendant la correction de sa transcription. J'ai également appris, par la suite, de madame Simon que j'étais le dernier à qui l'écrivain avait accordé un entretien...

À la fin de l'entretien, madame Simon m'a offert – extrait « de ses réserves personnelles », comme a dit en riant son mari – un des deux albums de photos remarquables de Simon, qui est devenu depuis longtemps une rareté. Lorsque je descendais l'escalier étroit de leur maison couvert d'un tapis, j'ai pensé : « aujourd'hui j'ai vu une chose absolument rare non seulement parmi les génies, mais aussi parmi nous, les gens ordinaires : deux personnes heureuses en même temps et dans un même lieu ».

Alexey Vishnyakov : – *Comment lisez-vous (lentement, en goûtant chaque syllabe – comme Tolstoï) ou autrement, et comment alors ?*

Claude Simon : – Pas trop vite, pas trop lentement.

A. V. – *L'influence des lectures d'un écrivain sur ce qu'il écrit pour vous, c'est une chose réelle ? Pasternak, par exemple, craignait beaucoup dans les années 20 de lire Proust précisément à cause de l'influence éventuelle de l'écriture proustienne sur la sienne. Et vous, avez-vous jamais eu des craintes pareilles ? Si oui – quand et à quel propos ?*

C. S. – L'influence de Proust – c'est une belle influence ! Je comprends les craintes de Pasternak, les influences de lectures, ça existe vraiment, mais moi, j'en étais toujours libre. Bien sûr, j'ai toujours aimé Faulkner, Proust. Surtout Proust, je l'ai lu dans les années 30, puis dans les années 40, je l'ai relu toute ma vie.

A. V. – *Jusqu'à aujourd'hui ?*

C. S. – Oui, jusqu'à aujourd'hui.

A. V. – *Parmi vos propres livres, lequel aimez-vous le plus ?*

C. S. – Je ne sais pas. Peut-être, *La Bataille de Pharsale*. Oui, *La Bataille de Pharsale*.

A. V. – *Et pourquoi ?*

C. S. – Ah, vous savez, l'amour, c'est difficile à expliquer ! Peut-être parce que c'est le livre le plus réussi.

A. V. – *Que diriez-vous de vos livres et des autres arts ? Des quelques essais faits au cinéma ? Du travail d'illustration ? Quelle est votre attitude envers la possibilité de « transcoder » de vos livres par les moyens d'autres arts ?*

C. S. – Au cinéma, je crois que c'est impossible. Mais moi-même, j'ai fait un court-métrage avec un réalisateur allemand.

A. V. – *Et les illustrations? Cette histoire avec les illustrations pour la traduction de La Route des Flandres aux Etats-Unis?*

C. S. – Oui, ils ont fait des images de la route plantée d'arbres...

A. V. – *Des images réalistes?*

C. S. – Mais oui! Mais le plus marrant, c'est que sur ces images, c'était l'hiver alors qu'en réalité c'était au printemps! Non, on ne peut pas illustrer mes livres ou les filmer. La littérature, comme la peinture – c'est le royaume du silence.

A. V. – *Lequel de vos romans conseilleriez-vous pour commencer à faire connaissance avec votre art?*

C. S. – *L'Acacia*.

A. V. – *Vous aimez la musique, le théâtre musical, vous leur avez consacré des descriptions magnifiques dans Le Vent, L'Herbe, Les Géorgiques. Vos goûts en musique ont-ils changé durant votre vie? Quels sont ces goûts?*

C. S. – Je n'aime pas l'opéra. Dans mon enfance je suis allé l'écouter mais après, non. Vous savez, j'ai grandi dans une famille musicienne où il y avait toujours beaucoup de musique. J'aime surtout la musique de chambre, je n'aime pas la musique pour grand orchestre. J'aime surtout Bach, je trouve que c'est le plus grand compositeur. Ses *Suites pour violoncelle* sont parfaites! J'aime aussi les *Quatuors* de Beethoven.

A. V. – *Vos habitudes de travail ont-elles changé si vous les comparez avec celles de vos débuts?*

C. S. – Non, mais je travaille moins maintenant, j'ai 89 ans! Je travaille toujours dans l'après-midi.

A. V. – *Avez-vous des mots, syntagmes, consonances, sons, constructions syntaxiques pour lesquels vous avez quelque prédilection particulière?*

C. S.: Non.

A. V. – *Écrire est-il pour vous toujours difficile? Cela vous demande des efforts constants?*

C. S. – Oui, toujours. Peut-être, il a été un peu plus facile d'écrire *Leçon de choses*. Je ne peux pas dire que j'ai le livre dans ma tête tout fait, il faut que je l'écrive! Vous savez, quand j'ai été à Moscou sur l'invitation de votre Union des écrivains, un jour pendant une conférence, un écrivain m'a demandé quels sont mes problèmes majeurs. Je lui ai répondu que je n'en avais que trois:

le premier – comment commencer, le deuxième – comment continuer, et le troisième – comment finir. Et vous savez ce qu'il m'a dit? – « Bah, mais vous êtes formaliste! » Formidable!

A. V. – *Votre admiration pour La Jalousie de Robbe-Grillet n'a-t-elle pas changé?*

C. S. – Non, je crois que c'est un livre magnifique, très important dans l'histoire de la littérature.

A. V. – *Pourrait-on faire l'analyse comparative des « deux Lambert » : du vôtre dans Histoire et de celui de L'Adolescent de Dostoïevski?*

C. S. : Oui.

A. V. – *Ce rapprochement montre très bien que le « problème des influences » n'a pas existé pour vous. Votre Lambert est une variation superbe sur le thème de Dostoïevski, c'est comme dans la musique! Aurais-je raison de dire que L'Adolescent a considérablement influencé la problématique et la composition non seulement du Sacre du Printemps mais aussi d'Histoire?*

C. S. – Le *Sacre du Printemps*, je ne me rappelle plus, *Histoire* c'est probable, mais c'était inconsciemment.

A. V. – *L'Adolescent est le roman de Dostoïevski le plus tranquille, avec les personnages les plus « normaux », la composition la plus sereine et la moins tendue. On pourrait dire presque la même chose du Sacre du printemps. Vous n'avez jamais évoqué L'Adolescent comme l'une des sources du Sacre du printemps, et aucun chercheur ne l'a remarqué (à ce qu'il paraît). Vous citez ce roman (sans mentionner son titre) encore une fois – dans une des épigraphes du Jardin des Plantes. Vous aimiez tant ce roman? Ne pourriez-vous pas en parler un peu?*

C. S. – Oui, je l'aime beaucoup. Mon roman préféré de Dostoïevski est *Les Possédés* et non parce qu'il y a prédit la révolution mais à cause de son écriture. La scène avec le dialogue entre Stavroguine et Kirillov sur la feuille d'arbre est superbe! Et encore la scène entre Stépan Trofimovitch et Varvara Petrovna quand il se tient devant la fenêtre ouverte sur le jardin et fume un cigare, et elle apparaît soudain et lui dit : « Je ne vous le pardonnerai jamais! » C'est génial!

A. V. – *Et L'Idiot?*

C. S. – Oui, je l'aime beaucoup, c'est aussi un très beau roman.

A. V. – *Je crois qu'il y a encore un grand écrivain russe ayant laissé sa trace dans votre poétique – Tolstoï. Dans les romans des années 50-70, ce n'est pas trop évident, en dépit du fait que votre désir de voir et de montrer selon plusieurs points de vue (comme dans La Route des Flandres la voix/le regard triple de Georges, Blum, le narrateur) est absolument tolstoïen. Mais surtout, cette puissance de l'analyse – aussi froide et cruelle parfois que chez Proust mais en même temps beaucoup plus humaine, même pathétique, cette vision panoramique, mouvante, en évolution constante, caractérise les romans des années 80-90, à partir des Géorgiques. Quelle est votre attitude envers Tolstoï?*

C. S. – Je ne l'aime pas du tout, pas plus que Balzac. Je le trouve antidostoïevskien, tout à fait opposé de Dostoïevski. Mais vous savez, Dostoïevski a beaucoup aimé Balzac!

A. V. – *Il a même traduit Eugénie Grandet. Il aimait aussi Tolstoï.*

C. S. – Et moi, je ne l'aime pas. A propos, c'est une des causes de ce qu'en France, on me lit assez peu, parce que ici Racine et Balzac sont les plus grands écrivains, et on le répète dans tous les collèges, les lycées, les universités. Tandis que moi, je suis antibalzacien.

A. V. – *Avez-vous jamais entendu quelque chose sur le peintre Pavel Filonov et le réalisateur Andreï Tarkovski? Leur art et leurs procédés techniques me paraissent très proches de ce que vous faites.*

C. S. – Non, jamais. De votre cinéma j'ai vu seulement *Octobre* et *Potemkine* d'Eisenstein, ce sont de vrais chefs-d'œuvre.

A. V. – *Si on cherche quelques correspondances entre votre œuvre et le cinéma ce serait plutôt le cinéma muet, noir et blanc. N'est-ce pas vrai? Quelles sont vos préférences dans le cinéma?*

C. S. – Je trouve que le plus grand génie du cinéma était Chaplin. J'aime beaucoup deux films de Bunuel: *Le Chien andalou* qu'il a fait avec Dali et *L'Âge d'or*.

A. V. – *Mais ce sont des films muets.*

C. S. – Oui. Lorsque le cinéma est devenu sonore, c'était foutu!

A. V. – *Gérard Roubichou dit que vous avez choisi l'épigraphe de Pasternak pour L'Herbe sans lire son roman. N'avez-vous jamais lu jusqu'à présent le Docteur Jivago?*

C. S. – Je l'ai lu.

A. V. – *Ne pourriez-vous pas parler un peu de votre premier voyage en URSS?*

C. S. – C'était en 1937. J'y suis resté pendant plus de deux semaines et j'ai visité Moscou, Kharkov, Sébastopol, Yalta, Odessa. Et j'étais à Moscou justement au moment où Touchatchevski a été fusillé! Mais je ne l'ai pas su à ce moment-là.

A. V. – *Qu'est-ce qui vous attire chez Tchékhov, quels côtés de sa poésie vous sont surtout proches?*

C. S. – J'aime tout chez Tchékhov.

A. V. – *Aimez-vous plus son théâtre ou ses nouvelles?*

C. S. – J'aime ses nouvelles aussi bien que ses pièces. Quand j'étais à Moscou, on m'a fait voir un ballet, *La Mouette*, et la scène sublime où Konstantine se suicide et où l'autre dit: « Ce n'est rien, quelque chose est tombé dans mon laboratoire », on l'a dancée! C'est inimaginable!

A. V. – *Vous n'aimez pas le ballet?*

C. S. – Non.

A. V. – *Aimez-vous le théâtre?*

C. S. – Oui, j'aime Shakespeare. Et ici, en France, on préfère Racine!

A. V. – *Aimez-vous la poésie de Brodski ou c'est plutôt sa personnalité qui vous a attiré?*

C. S. – Plutôt sa personnalité. Je ne lisais pas ses poésies. Mais c'était un homme charmant. Nous nous sommes vus deux fois: à la fête du centenaire du Nobel, à Stockholm et en Amérique. Nous avons beaucoup parlé mais d'abord c'était difficile – il me croyait un communiste! Et c'était encore une fois avec votre dissident Sakharov. Nous nous sommes rencontrés à Tokyo mais il s'est méfié de moi – il a décidé aussi que j'étais un communiste!

A. V. – *Pendant votre vie on vous prenait souvent sinon pour un communiste, du moins pour un homme de gauche.*

C. S. – Oui.

A. V. – *Et vous ne l'êtes pas?*

C. S. – Non, je suis absolument dépolitisé. A Stockholm, il y avait la rencontre des prix Nobel avec les étudiants. Et après, un journaliste m'a demandé: pourquoi n'avez-vous rien dit pendant cette rencontre? Et j'ai répondu: Bon, bah, mais ils ne parlaient que de politique. Et pas une question sur l'écriture!

A. V. – *Votez-vous ?*

C. S. – Non, je l'ai fait deux ou trois fois seulement. La politique ne m'intéresse pas.

A. V. – *Que pensez-vous de Soljenitsyne ?*

C. S. – *L'Archipel du Goulag*, c'est bien mais ce n'est pas de la littérature.

A. V. – *Avez-vous lu sa nouvelle Une journée d'Ivan Denissovitch ?*

C. S. – Non.

A. V. – *En général, vous lisez beaucoup ?*

C. S. – Non, je lis peu.

A. V. – *Qu'est-ce que vous pensez du livre de Gérard Roubichou sur L'Herbe ? Est-ce l'unique grand ouvrage consacré à ce roman ?*

C. S. – Oui, c'est le seul.

A. V. – *Selon vous, quel est le meilleur livre sur votre œuvre ?*

C. S. – Je crois que c'est celui-ci.

A. V. – *La superbe description du chat dans L'Herbe est presque l'exemple unique de l'apparition dans l'univers de votre texte des animaux domestiques (sauf les chevaux), pourquoi ? Avez-vous jamais eu quelque animal domestique ?*

C. S. – J'ai toujours aimé les animaux domestiques. À Salses, nous pourrions avoir un chien, mais ici, à Paris, il faudrait le promener, descendre chaque jour du cinquième étage. Et à mon âge, vous savez... Mais nous avons deux chats. Ça, c'est Achille, c'est un prénom masculin, mais c'est une chatte. Ma femme est grecque, elle voulait que ce soit un prénom grec.

A. V. – *Y-a-t-il quelque filiation entre le chat de L'Herbe et « Les Chats » de Baudelaire ?*

C. S. – Aucune. Tout simplement, à cette époque-là, j'ai eu un chat. Mais en effet, dans mes livres, les animaux sont rares.

A. V. – *Dans Histoire et Le Sacre du printemps (surtout dans le premier) vous avez donné des descriptions frappantes d'enfants et d'adolescents dont le psychologisme tranchant et profond fait penser à la trilogie autobiographique tolstôïenne. La grande partie de votre livre récent est consacré aussi aux souvenirs d'enfance. Et tout de même, les enfants ne sont pas nombreux dans vos livres et l'enfance semble ne pas trop vous intéresser, n'est-ce pas vrai ?*

C. S. : Vous savez, je n'ai pas d'enfants. Mes livres sont mes enfants, et les faire n'est pas plus facile que de faire des enfants!

A. V. – *Malgré son caractère autobiographique L'Herbe se présente comme une vraie fiction avec un système savamment construit de personnages et un sujet cohérent. La même chose avec Le Vent. Et plus tard, jusqu'à vos romans récents, vous donnez souvent des descriptions superbement traditionnelles, à la Balzac (par exemple dans L'Acacia, il y en a beaucoup). Qu'est-ce qui vous attire (s'il y a quelque chose qui le fait) et vous irrite dans la méthode balzacienne?*

C. S. – Un des chercheurs s'occupant de moi m'a dit : Mais *Le Vent* est un livre parfaitement balzacien ! Je lui ai répondu que Balzac savait tout sur ses personnages – ce qu'ils pensent, sentent, combien de sous ils ont dans la poche. Tandis que chez moi ni les personnages, ni le narrateur ne savent ce qu'il va leur advenir dans l'instant qui suit.

A. V. – *En lisant Le Vent on a parfois le sentiment que non seulement les héros et le narrateur ont peur de changements en train de commencer à l'intérieur de ce livre – mais que vous, l'écrivain, en avez peur aussi.*

C. S. – Peut-être.

A. V. – *Ne pourriez-vous pas vous rappeler quel était le tout premier élément (ou l'élément décisif, comme, par exemple le voyage avec Lindon – pour La Route des Flandres ou le secrétaire avec les cartes postales pour Histoire) ayant déclenché votre travail sur les livres des années 50? Vous rappelez-vous les causes qui vous ont poussé à commencer à composer Gulliver, Le Sacre du printemps, Le Vent et L'Herbe?*

C. S. – Je ne me le rappelle plus. Ah, non : pour *Le Vent* c'était *L'Idiot* ; la même idée : il arrive et détruit tout.

A. V. – *Quel rôle a joué (s'il en a joué un quelconque) Roland Barthes dans votre vie littéraire des années 50?*

C. S. : Je l'ai lu beaucoup. J'aime beaucoup *Mythologies* qui est plein d'idées originales. Surtout j'aime son texte intitulé *Ecrivains et écrivains* – c'est remarquable. Son idée du *sens tremblé* est aussi très profonde.

A. V. – *Pourrait-on avancer l'hypothèse que si le mouvement du Nouveau Roman existait en tant qu'école littéraire, ce n'était que dans les années 1958-1960 quand plusieurs nouveaux romanciers ont publié peut-être leurs meilleurs livres, et précisément en analysant les romans écrits dans ce temps-là (La Jalousie, Le Planétarium, La Modification, Moderato cantabile, Le Vent), on pourrait*

essayer de trouver quelques bases, directions principales qui ont uni les nouveaux romanciers? Qu'en pensez-vous?

C. S. – Il n'y avait aucune influence, aucune école. Nous étions tous d'accord dans le refus de la littérature traditionaliste, voilà, c'est tout. Et chacun faisait ce qu'il croyait juste pour lui.

A. V. – A cette époque vous lisiez les livres des autres nouveaux romanciers?

C. S. – Oui, mais l'essentiel, c'était d'être parmi les gens ayant les mêmes goûts dans la littérature.

A. V. – Votre opinion négative sur vos premiers livres ne change pas?

C. S. – Non, c'étaient de faibles livres, très mauvais. Dans *La Corde Raide* que j'ai écrit quand j'étais très jeune, il y a beaucoup de choses très catégoriques. Je disais: « Je suis contre les opinions catégoriques! » mais je le faisais de manière très catégorique!...

A. V. – En lisant attentivement vos romans des années 50, j'ai eu le sentiment qu'il y avait un moment précis (Gulliver et Le Sacre du printemps) où vous avez essayé de faire une synthèse des traditions balzacienne, dostoïevskienne, sartrienne et de l'écriture plus moderne. Dans ces livres, ces deux tendances contradictoires et opposées trouvent un compromis sinon un équilibre. Le Vent c'est déjà le penchant vers le modernisme. Qu'en pensez-vous?

C. S. – Sartrien? Peut-être, car sartrien pour moi est synonyme de mauvais.

A. V. – Vous n'avez jamais aimé Sartre?

C. S. – Jamais.

A. V. – Selon moi, la scène dans le marais avec les deux libellules dans Les Géorgiques est la meilleure illustration de votre attitude à l'égard de la nature. Est-ce une scène fictive, imaginée, ou avez-vous vraiment vécu cela?

C. S. – Mais c'est moi qui ai vécu cela! J'étais en train de mourir, j'avais peur d'appeler au secours parce qu'autour, il y avait déjà des Allemands et, alors que j'essayais de ne pas me noyer dans ce marais, au-dessus de ma tête, j'ai vu ces deux libellules.

A. V. – Vous vous proclamez toujours tout à fait indifférent envers le rituel religieux. Vous êtes contre l'idée même du mysticisme. Pourtant, de vos livres ressort quelque irradiation de mystère – et non seulement au niveau fictionnel mais aussi au niveau de la narration. Cet alliage du plus simple, de l'élémentaire et du mys-

tique, ésotérique (comme dans les rites les plus anciens), est-il voulu, consciemment préparé ou est-ce quelque chose d'autre?

C. S. – Je suis parfaitement athée. Et chaque année, je le deviens de plus en plus. Je suis émerveillé par la richesse et la diversité de la matière. Tôt ou tard, l'homme trouve les réponses à toutes les questions de la nature.

A. V. – Quand avez-vous perdu le sentiment religieux?

C. S. – J'ai été élevé dans une famille catholique, j'ai fait mes études au collège religieux des maristes. Déjà au collège, j'ai cessé d'aller aux confessions, à la messe. Et c'était fini.

A. V. – Quand et comment trouvez-vous les titres et les épigraphes pour vos livres?

C. S. – Ils viennent pendant le travail.

A. V. – Avez-vous eu des variantes des titres?

C. S. – Oui, le titre de *La Route des Flandres* était d'abord *Le Labyrinthe* mais à cette époque Robbe-Grillet a fait paraître son roman, *Dans le labyrinthe*, alors j'ai dû changer.

A. V. – Avez-vous lu Les Géorgiques de Virgile?

C. S. – Non, je ne suis pas si fort en latin. Mais j'ai donné ce titre à mon livre précisément parce que mon héros tente de s'occuper de la terre.

A. V. – N'avez-vous jamais eu en lisant quelque livre le sentiment que le passage lu est beau et qu'on pourrait peut-être l'utiliser quelque part comme épigraphe?

C. S. – Non, jamais. Tout vient et tout se passe pendant le travail.

A. V. – Quelle est la fonction de l'épigraphe chez vous?

C. S. – Je ne sais pas. Peut-être indiquer la direction du livre.

A. V. – Vous ne faites plus de photos?

C. S. – Vous savez, il y avait un très bon photographe, Cartier-Bresson, il disait : « Pour faire des photos il faut beaucoup marcher », alors que moi, maintenant...

L'entretien a eu lieu le 21 janvier 2003 dans l'appartement de Claude Simon (3, place Monge) de 18 à 19-30 heures. À l'entretien a participé madame Réa Simon, la femme d'écrivain.